

Ma mémoire assassine

Ouvrage publié sous la direction de

LIM YEONG-HEE

DU MÊME AUTEUR

La mort à demi-mots

Fleur noire

L'Empire des lumières

Qu'est devenu l'homme coincé dans l'ascenseur ?

Quiz Show

Titre original : *Sarinja eui kieokbeop*

© 2013, Kim Young-ha

Publié pour la première fois en Corée

par Munhakdongue Publishing Co.

Edition française publiée par l'intermédiaire

de Lippincot Agency.

© 2015, Editions Philippe Picquier

pour la traduction en langue française

Mas de Vert

B.P. 20150

13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

Conception graphique : Picquier & Protière

En couverture : © Experienced Skins / Getty Images

Mise en page : Christiane Canezza – Marseille

ISBN : 978-2-8097-1084-7

KIM Young-ha

*Ma mémoire
assassine*

Roman traduit du coréen
par Lim Yeong-hee et Mélanie Basnel



*Éditions
Philippe Picquier*

Mon dernier meurtre date d'il y a vingt-cinq ans. Ou vingt-six ? En tout cas c'est à peu près ça. Je n'ai pas tué mes proies sous le coup d'une pulsion ou à cause d'une quelconque perversion sexuelle, contrairement à ce que les gens croient en général. J'étais plutôt mû par un sentiment de regret, ou par l'espoir d'éprouver un plaisir toujours plus entier. Chaque fois que j'enterrais une nouvelle victime, je me disais : « Je ferai mieux à la prochaine. »

Si j'ai cessé de tuer, c'est parce que cet espoir a disparu.

—

Je tiens un journal. J'avais besoin de faire un bilan à tête reposée, ou quelque chose dans ce genre. Je pensais que noter les erreurs commises et les sentiments ressentis dans ces moments-là

m'éviterait de les répéter. A la veille des examens, les étudiants se font bien des fiches de révision en mettant l'accent sur les sujets et les questions qui leur posent le plus de problèmes, alors moi aussi j'ai écrit dans le détail toutes les étapes de mes meurtres et ce que j'ai éprouvé en les perpétrant.

Mais au final, à quoi bon ?

Construire des phrases est trop difficile pour moi. Je n'ai pas l'ambition de faire de la grande prose, après tout ce n'est qu'un journal intime, alors pourquoi est-ce si compliqué ? Le fait de ne pas parvenir à exprimer correctement le plaisir et le regret que je ressentais sur l'instant se révèle très frustrant. Je lis peu de romans, les seuls textes littéraires que j'ai lus sont ceux que l'on trouve dans les manuels scolaires de coréen. Et là-dedans, il n'y a pas les phrases dont j'aurais besoin. C'est pourquoi j'ai commencé à lire des poèmes.

Grave erreur.

Le conférencier qui donnait des cours de poésie à la maison des associations culturelles était un poète, un homme de mon âge. Lors de son premier cours, il m'a fait rire en énonçant la phrase suivante d'un air très sérieux : « Un poète est un être qui saisit les mots et finit par les assassiner, comme un tueur expérimenté. » A l'époque, j'avais déjà « saisi » et « fini par assassiner » des dizaines de proies, avant de les enterrer. Mais je doute qu'on puisse appeler ça de la poésie. Le

meurtre se rapproche plus de la prose que des poèmes. N'importe quel tueur vous le dira. C'est une tâche plus complexe et encombrante qu'on ne le croit.

En tout cas, ce conférencier a éveillé mon intérêt pour la poésie, car si je n'éprouve jamais la moindre tristesse, je ne suis pas en revanche insensible à l'humour.

—

En ce moment, je lis le *Sûtra du Cœur*.

Ils doivent concevoir cet esprit qui ne repose sur rien.

—

J'ai suivi ces cours de poésie pendant un certain temps. A cette époque-là, si les leçons du conférencier m'avaient déplu, je n'aurais pas hésité à le tuer, mais heureusement pour lui il était intéressant. Il m'a fait rire à plusieurs reprises, et m'a complimenté deux fois sur des poèmes que j'avais composés, alors je l'ai laissé en vie. Il ignore la chance qu'il a eue. Son dernier recueil de poèmes, que j'ai lu il y a peu, s'est révélé décevant. Quel dommage, j'aurais dû l'enterrer avant qu'il ne l'écrive. Comment se fait-il qu'un poète aussi médiocre que lui se permette encore de composer alors qu'un meurtrier aussi

talentueux que moi a préféré cesser ses activités ?
Quelle effronterie !

—

Ces derniers temps, je tombe souvent de mon vélo, ou trébuche sur les cailloux. J'oublie beaucoup de choses. J'ai déjà fait brûler trois bouilloires. Eun-hee m'appelle pour me dire qu'elle m'a pris rendez-vous chez le médecin. Je me fâche et lui crie dessus. Elle m'écoute en silence et dit :

— Tu es vraiment bizarre, je suis sûre que quelque chose ne tourne pas rond dans ta tête. C'est la première fois que tu te mets en colère, papa.

Il ne m'est donc jamais arrivé de m'énerver ? Tandis que je réfléchis à cette question, Eun-hee raccroche. Je décide de la rappeler pour reprendre notre conversation, mais tout à coup, je ne me souviens plus comment fonctionne l'appareil. Faut-il d'abord appuyer sur le bouton vert, ou composer le numéro ? Mais au fait, c'est quoi le numéro de Eun-hee ? Attends un peu, il me semble qu'il y a une autre façon de faire, plus simple.

Je me sens frustré, et ça me porte sur les nerfs. Je jette violemment le portable à travers la pièce.

—

Je ne savais pas trop ce qu'était la poésie, alors j'ai décrit franchement toutes les étapes de mes meurtres. Ma première composition s'appelait *Le couteau et les os*, je crois. Le conférencier m'a dit qu'il le trouvait très original. D'après lui, mon poème, de par mon utilisation d'une langue très directe et très crue et mon imagination foisonnante dans le domaine de la mort, exprimait avec une grande perspicacité le caractère éphémère de la vie. Il a également fait plusieurs fois l'éloge de mes « métaphores ».

— C'est quoi, une métaphore ?

Le conférencier a souri – d'un sourire qui m'a déplu – et m'a expliqué le sens de ce mot. En fin de compte, une métaphore est une image.

Ah, je vois.

Mon pauvre ami, je suis désolé, mais ce ne sont pas des métaphores.

—

Ma main tombe sur le *Sûtra du Cœur*, et je l'ouvre pour le lire.

Donc, ô Sariputra, dans la vacuité il n'y a pas de forme, pas de sensation, pas de perception, pas de volition, pas de conscience ; pas d'œil, d'oreille, de nez, de langue, de corps, d'esprit ; pas de formes, de sons, d'odeurs, de saveurs, de touchers et d'objets de l'esprit ; pas d'éléments de l'organe

de la vue, et ainsi de suite jusqu'à ce que l'on arrive à : pas d'éléments de la conscience de l'esprit.

Il n'y a pas d'ignorance, pas d'extinction de l'ignorance, et ainsi de suite jusqu'à ce que l'on arrive à : il n'y a pas de vieillissement et de mort, pas d'extinction du vieillissement et de la mort. Il n'y a pas de souffrance, pas d'origine, pas de cessation, pas de chemin. Il n'y a pas de connaissance, pas d'accomplissement, et pas de non-accomplissement¹.

—

— Vous êtes sûr de n'avoir jamais pris de cours de poésie ? m'a demandé un jour le conférencier.

— Parce que ça s'apprend ? ai-je répliqué.

— Pas vraiment, mais si on l'apprend et qu'on l'apprend mal, ça gâche tout.

— Ah, je vois ce que vous voulez dire. Alors heureusement que je n'ai pas appris. Remarquez, dans la vie, il existe bien des choses que l'on n'apprend pas des autres.

—

Je passe une IRM. On m'allonge sur une table pareille à un cercueil blanc et j'entre dans la

1. Traduction de Christian Richard, 2003.

lumière. Ça ressemble à une expérience de mort imminente. J'ai une hallucination, j'ai l'impression de sortir de mon corps et de me regarder d'en haut. La mort est tout près de moi, je la sens, et je vais bientôt quitter ce monde.

Une semaine plus tard, le médecin me soumet à un test neuropsychologique. Il me pose des questions et je lui réponds. Les questions sont simples, malgré tout, j'ai du mal à trouver les réponses. C'est comme plonger la main dans un aquarium et essayer d'attraper des poissons qui vous glissent sans cesse entre les doigts. Qui est l'actuel président de la République ? En quelle année sommes-nous ? Répétez-moi les trois mots que vous venez d'entendre. Combien font dix-sept plus cinq ? Je suis sûr de connaître les réponses, mais elles refusent de surgir dans ma tête. Je les connais et, en même temps, je ne les connais pas. Comment une chose aussi absurde est-elle possible ?

Après le test, j'ai un entretien avec le docteur. Il a l'air très préoccupé.

— Votre hippocampe a rétréci, explique-t-il en désignant un point sur l'image de l'IRM de mon cerveau. Il n'y a plus de doute, vous êtes atteint de la maladie d'Alzheimer. Je ne sais pas encore précisément à quel stade vous en êtes, nous allons devoir vous observer.

Eun-hee, assise à côté de moi, ne dit pas un mot.

— Vous allez progressivement perdre la mémoire, continue le médecin. Dans un premier temps, ce sont votre mémoire à court terme et vos souvenirs les plus récents qui vont disparaître. On peut ralentir l'évolution de la maladie, mais on ne peut pas la stopper. Vous devez prendre consciencieusement le traitement que je vais vous prescrire, et je vous conseille d'avoir toujours sur vous un calepin et un stylo, pour tout noter. Il se peut que dans quelque temps, vous ne puissiez même plus vous souvenir de l'endroit où vous habitez.

—

Les *Essais* de Montaigne. Je parcours ma vieille version de poche toute jaunie.

Nous troublons la vie par le soin de la mort, et la mort par le soin de la vie.

Relire cette phrase à mon âge avancé me fait beaucoup de bien.

—

Sur le chemin du retour de l'hôpital, un policier nous fait signe d'arrêter la voiture pour un contrôle. Il nous dévisage tour à tour, Eun-hee et moi, nous reconnaît, et nous autorise à repartir. C'est le petit dernier du président de la coopérative agricole.

— Nous procédons à des contrôles à cause de tous ces meurtres commis récemment dans la région. Ça fait déjà un bout de temps qu'on fait ça jour et nuit, moi j'en ai ras le bol. Vous croyez qu'un meurtrier va se pavaner en plein jour en clamant : « Allez-y, attrapez-moi » ?

Il paraît que trois femmes ont été assassinées dans notre district et celui d'à côté. La police pense qu'il s'agit de meurtres en série. Les victimes avaient toutes une vingtaine d'années et ont été agressées alors qu'elles rentraient chez elles, tard dans la nuit. Leurs poignets et leurs chevilles portaient des traces de liens. Le corps de la troisième fille a été découvert juste après qu'on m'a diagnostiqué Alzheimer, il est donc normal que je m'interroge : est-ce que par hasard ce ne serait pas moi l'auteur de ces meurtres ?

Sur le calendrier accroché au mur, je consulte les dates supposées des enlèvements et des assassinats. J'ai chaque fois un alibi irréfutable. Je suis soulagé de constater que ce n'est pas moi, mais inquiet de savoir qu'un type qui enlève des femmes pour les tuer a fait son apparition sur mon territoire. Je rappelle plusieurs fois à Eun-hee de faire attention, l'assassin rôde peut-être autour de chez nous. Je lui donne aussi quelques conseils :

— Ne traîne jamais seule tard le soir, ne monte jamais dans la voiture d'un homme sinon c'est foutu pour toi, et ne te balade jamais avec tes écouteurs sur les oreilles.

— Ne t'inquiète pas pour moi, se contente-t-elle de me répondre en sortant par le portail, avant de se retourner et d'ajouter : Un meurtre n'arrive pas si facilement, ce n'est pas comme appeler quelqu'un par son prénom !

—

Ces derniers temps, je note tout. Il m'arrive parfois de me retrouver dans un endroit inconnu, et lorsque je reviens à moi, je demeure un peu perdu. Je ne peux rentrer chez moi que grâce au badge accroché autour de mon cou, sur lequel j'ai écrit mon nom et mon adresse. La semaine dernière, des gens m'ont conduit au poste de police et un agent m'a accueilli avec le sourire.

— Bonjour, monsieur. Vous revoilà encore ici !

— Vous me connaissez ?

— Oh oui, je vous connais bien, mieux que vous ne me connaissez.

Est-ce que c'est vrai ?

— Votre fille ne va pas tarder à arriver, nous l'avons déjà contactée.

—

Après avoir étudié l'agriculture à l'université, Eun-hee a trouvé un poste dans un centre de recherche de la région. Son travail consiste à améliorer la qualité des plantes. Elle effectue

aussi des greffes entre espèces pour en créer de nouvelles. Vêtue d'une blouse blanche, elle passe ses journées dans un laboratoire, et de temps à autre ses nuits. Les plantes se moquent des horaires des hommes et exigent parfois d'être fécondées en pleine nuit. Elles poussent avec vigueur sans se soucier du reste.

Les gens pensent que Eun-hee est ma petite-fille et ils sont toujours très étonnés quand je leur dis qu'elle est ma fille. Remarque, je les comprends, je viens de fêter mes soixante-dix ans et elle n'en a que vingt-sept. Eun-hee était sans doute la plus curieuse en ce qui concerne cet important décalage. A quinze ans, elle a appris comment fonctionnent les groupes sanguins. Je suis AB et elle est O, une combinaison impossible entre parents et enfants. Alors un jour, elle m'a demandé :

— Comment est-il possible que je sois ta fille ?
En général, j'essaie de toujours dire la vérité.

— Je t'ai adoptée.

C'est à partir de cette époque que Eun-hee a commencé à s'éloigner de moi. Elle semblait très perturbée, elle ne savait plus comment se comporter en ma présence. La distance qui s'est creusée entre elle et moi n'a jamais diminué. A compter de ce jour, il n'y a plus eu la moindre familiarité entre nous.

Il existe un trouble psychiatrique appelé « syndrome de Capgras ». Il s'agit d'une pathologie

due à l'atteinte de la partie du cerveau qui reconnaît les visages familiers. Les patients touchés par ce syndrome n'éprouvent plus d'émotions ni de sensations de familiarité face aux personnes qu'ils connaissent. Par exemple, un mari peut brusquement soupçonner son épouse d'être une autre : « Tu as le même visage que ma femme, tu te comportes exactement comme elle, mais qui es-tu donc ? Qui t'a demandé de faire ça ? » Elle est toujours exactement la même, avec les mêmes attitudes, les mêmes traits que d'habitude, mais le mari a l'impression de ne pas la connaître, d'être en présence d'une inconnue. Le malade se sent exilé dans un monde qui n'est pas le sien. Il croit que tous les gens qu'il connaît sont de mèche pour le tromper.

Depuis le jour où je lui ai dit l'avoir adoptée, Eun-hee a eu l'air de considérer notre famille, ce petit monde composé d'elle et de moi, comme une entité inconnue. Malgré tout, nous vivons toujours ensemble.

—

Quand le vent souffle, les bambous du petit bois derrière ma maison s'agitent en faisant beaucoup de bruit. Alors mon cœur remue lui aussi. Les jours de vent violent, même les oiseaux préfèrent se taire au milieu de ce vacarme.

J'ai acheté ce terrain planté de bambous il y a déjà longtemps, et je ne le regrette pas. J'avais toujours voulu avoir une petite forêt rien qu'à moi et je vais m'y promener chaque matin. Il ne faut jamais courir dans un bois de bambous, car si par mégarde on trébuche, on risque de s'empaler sur les tronçons très pointus et extrêmement solides qui subsistent des bambous coupés. Il vaut donc mieux marcher prudemment, en regardant bien où l'on pose les pieds. Mon oreille se laisse bercer par le bruissement des feuilles tandis que mon esprit pense à tous ceux qui sont enterrés dessous, ces cadavres transformés en tiges de bambou qui poussent et poussent toujours plus haut vers le ciel.

—

La jeune Eun-hee m'a demandé un jour :

— Mais alors, où sont mes parents biologiques ? Est-ce qu'ils sont en vie au moins ?

— Ils sont morts tous les deux, je t'ai récupérée dans un orphelinat.

Elle a d'abord refusé de me croire. Elle a fait des recherches sur Internet et s'est même renseignée auprès des institutions publiques, puis, enfermée dans sa chambre, elle a pleuré pendant plusieurs jours avant d'accepter enfin la réalité.

— Tu connaissais mes parents ?

— Je les ai rencontrés, mais nous n'étions pas très proches.

— Quel genre de personnes étaient-ils ? Ils étaient gentils ?

— Oui, c'étaient des gens bien. Ils se sont inquiétés pour toi jusqu'à la fin.

Je vais faire griller du tôfu à la poêle. J'en mange matin, midi et soir. Je verse d'abord un peu d'huile de tournesol dans la poêle, puis j'y dépose les morceaux de tôfu. Une fois qu'ils sont cuits sur une face, je les retourne, et je les mange ensuite avec du *kimchi*. Mon Alzheimer a beau s'être aggravé, ça au moins j'arrive à le préparer seul : le riz au tôfu grillé.

Il y a peu, ma voiture a heurté une Jeep à un carrefour. Ces derniers temps, je me retrouve quotidiennement à rouler sans but précis, sans doute à cause de la maladie d'Alzheimer. Je n'ai pas vu à temps le véhicule qui venait de s'arrêter et je suis rentré dedans. Il s'agissait d'une Jeep réaménagée pour la chasse. Comme si ça ne suffisait pas d'avoir installé un projecteur sur le toit de la voiture, le propriétaire avait mis trois feux de brouillard en plus sur le pare-chocs. Les engins de ce genre sont conçus pour que leur coffre puisse être nettoyé à grande eau. Il était équipé en sus de

deux batteries supplémentaires. A la saison de la chasse, les 4x4 comme celui-là affluent en masse sur les hauteurs derrière mon village.

Je suis descendu de ma voiture et me suis approché de la Jeep, mais le chauffeur est resté derrière le volant et n'a même pas ouvert la vitre. J'ai donné quelques coups sur sa portière en demandant :

— Vous voulez bien descendre, s'il vous plaît ?

L'homme a secoué la tête en agitant la main pour me signaler que je pouvais passer mon chemin. Je l'ai trouvé bizarre, il aurait au moins pu jeter un œil sur son pare-chocs arrière. Comme je restais là sans bouger, il a fini par descendre de voiture. C'était un homme petit et trapu, qui devait avoir une petite trentaine d'années. Après avoir distraitemment regardé son pare-chocs, il m'a dit que ce n'était pas grave, alors que c'était faux. Son pare-chocs était bien enfoncé.

— Vous pouvez y aller, monsieur, c'était déjà comme ça. Ce n'est pas de votre faute.

— Oui, mais on ne sait jamais, échangeons au moins nos coordonnées, je ne veux pas que vous m'en vouliez une fois rentré chez vous.

Je lui ai tendu ma carte, mais il n'en a pas voulu.

— Je n'en ai pas besoin, a-t-il dit d'une voix neutre, dépourvue de toute émotion.

— Vous habitez dans le quartier ? ai-je demandé.

Il ne m'a pas répondu. En revanche, il m'a regardé dans les yeux pour la première fois. Il avait des yeux de serpent, froids et cruels. Je suis convaincu qu'à cet instant-là, nous nous sommes reconnus.

Il a finalement écrit son nom et ses coordonnées avec soin sur un bout de papier. Son écriture faisait penser à celle d'un enfant. Il s'appelle Pak Ju-tae. Pour examiner une dernière fois les dégâts, je suis retourné voir l'arrière de sa voiture, et c'est à ce moment-là que j'ai vu des gouttes de sang tomber de son coffre. J'ai senti son regard braqué sur moi.

Lorsqu'on voit du sang goutter du coffre d'une Jeep de chasse, on peut penser qu'il s'agit d'un chevreuil mort, mais moi, dans un cas comme celui-là, je pars plutôt de l'hypothèse qu'il contient un cadavre humain. Ça me paraît plus probable.

—

Comment s'appelle cet auteur déjà ? Il est espagnol ou argentin ? Désormais j'ai beaucoup de mal à me souvenir des noms des auteurs, mais je me souviens d'avoir lu l'histoire suivante dans un des romans de celui-ci. Un écrivain âgé se promène le long d'une rivière, rencontre un jeune homme et ils discutent tous les deux assis sur un banc. L'écrivain ne comprend que bien plus tard que le jeune homme était en réalité lui-même.

Si aujourd'hui je rencontrais mon moi plus jeune de la même manière, arriverais-je à le reconnaître ?

—

La mère de Eun-hee a été ma dernière victime. Sur le chemin du retour, après l'avoir enterrée, ma voiture a heurté un arbre au bord de la route et s'est renversée. Les policiers m'ont dit que je roulais trop vite et que j'avais perdu le contrôle du véhicule dans un virage. Suite à cet accident, j'ai subi deux opérations du cerveau. Allongé sur mon lit d'hôpital, curieusement j'ai ressenti un profond apaisement. Au début, j'ai cru que c'était à cause des médicaments, parce qu'avant le simple fait d'entendre le bavardage des gens autour de moi m'énervait au plus haut point et me mettait rapidement en colère. Les gens qui commandaient leurs plats au restaurant, les éclats de rire des enfants, le jacassement des femmes, tout ça avait le don de m'insupporter, et je pensais qu'il était normal de bouillir de rage en permanence. Or, j'avais tort. J'éprouvais subitement une paix tout à fait inhabituelle. Il a donc fallu que je me fasse à ce calme et à cette quiétude survenus d'un seul coup, comme quelqu'un qui devient sourd du jour au lendemain. Que ce soit à cause du choc de l'accident ou du bistouri des médecins, il s'était passé quelque chose dans mon cerveau.

—

Les mots disparaissent. Mon cerveau me fait de plus en plus penser à un concombre de mer, gluant et percé de petits trous. Tout s'en échappe. Le matin, je parcours le journal de la première à la dernière page, mais une fois que j'ai terminé, j'ai l'impression d'avoir oublié plus de choses que je n'en ai lu. Malgré tout, je lis, même si déchiffrer une phrase est pour moi aussi ardu que d'essayer de monter un meuble dont il manque les principales pièces.

—

Pendant longtemps, j'ai épié la mère de Eun-hee. Elle travaillait comme secrétaire à la maison des associations culturelles. Elle avait de jolis mollets. Peut-être à cause des poèmes et des vers que j'apprenais à composer à l'époque, je devenais sentimental. Réflexion et rumination réprimaient aussi mes pulsions. Sauf que je n'avais aucune envie de devenir sentimental, ni de retenir les pulsions qui bouillonnaient en moi. J'avais l'impression d'être poussé contre mon gré vers le fond d'une grotte sombre et profonde. C'est pourquoi j'ai voulu voir si j'étais le même qu'avant. Lorsque j'ai ouvert les yeux, je me suis retrouvé

devant la mère de Eun-hee – il arrive souvent que le malheur soit le fait du hasard.

C'est pour ça que je l'ai tuée.

Mais ça n'a pas été facile, pas du tout.

J'étais déçu.

Ce meurtre ne m'a donné aucun plaisir. A cette époque, il se passait déjà quelque chose chez moi. Puis mes deux opérations du cerveau suite à l'accident ont rendu ce quelque chose irréversible.

—

Dans le journal de ce matin, j'ai lu un article qui disait que la population était sous le choc après la série de meurtres perpétrés dans la région. Quand ces meurtres ont-ils eu lieu ? Je regarde dans mon journal intime et je vois que j'y parle de trois assassinats. Ces derniers temps, je perds de plus en plus la mémoire, tout ce que je n'ai pas noté me glisse entre les doigts comme une poignée de sable. Alors je recopie soigneusement l'article sur le quatrième meurtre dans mon cahier.

Le cadavre d'une étudiante de vingt-quatre ans a été découvert sur une levée de terre entre deux champs. Les traces sur ses bras et ses jambes laissent penser qu'elle a été ligotée. Elle était complètement nue. Cette fois comme les autres, elle a été kidnappée, tuée, puis son corps a été abandonné en pleine campagne.

—

Le type du nom de Pak Ju-tae ne m'a pas contacté, mais je l'ai aperçu à plusieurs reprises depuis notre accrochage. Cela s'est produit trop souvent pour laisser croire à un hasard. Je l'ai sans doute croisé d'autres fois sans le reconnaître. Il rôde autour de moi comme un loup autour de sa proie et surveille tous mes faits et gestes. Quand j'essaie de m'approcher de lui pour lui adresser la parole, il disparaît en un clin d'œil.

—

Est-ce que par hasard ce type n'en aurait pas après Eun-hee ?

—

En réprimant mon désir, j'ai laissé plus de gens en vie que je n'en ai tué. « Personne dans ce monde ne vit en faisant tout ce dont il a envie », c'est une phrase que mon père répétait tout le temps, et je suis d'accord avec lui.

—

Ce matin, il me semble que je n'ai pas reconnu Eun-hee, mais maintenant si. Heureusement

d'ailleurs, parce que d'après le médecin elle va bientôt disparaître de ma mémoire.

— Vous ne vous souviendrez plus que de son enfance.

Je ne peux pas la protéger si j'ignore qui elle est. J'ai donc mis un pendentif avec la photo de Eun-hee autour de mon cou.

— Tous vos efforts ne servent à rien, a dit le docteur. Vous allez d'abord perdre votre mémoire immédiate.

—

— Je vous en prie, épargnez au moins ma fille ! avait supplié la mère de Eun-hee en pleurant.

— D'accord, ne vous inquiétez pas pour ça.

J'ai tenu ma promesse jusqu'à aujourd'hui. Avant, je détestais les gens qui ne disent que des paroles en l'air, et j'ai fait des efforts pour ne pas être comme eux. Mais le problème, c'est que c'est devenu difficile désormais, alors je le renote dans mon journal, pour ne pas l'oublier. Je ne dois pas laisser Eun-hee mourir.

—

A l'époque où je fréquentais la maison des associations culturelles, le conférencier nous a présenté un jour un poème de Seo Jeong-ju, *La mariée*.

Lors de sa nuit de nocces, dans sa hâte d'aller aux toilettes, le marié accroche accidentellement son vêtement à la porte et celui-ci se déchire. Il croit que sa nouvelle épouse, impatiente, a voulu le retenir et s'enfuit. Lorsqu'il passe par là par hasard, quarante ou cinquante ans plus tard, et va voir la chambre de la mariée, il trouve sa femme assise telle qu'elle l'était la première nuit. Quand il la touche, elle tombe en poussière.

Voilà en gros ce qu'il raconte.

Le conférencier et tous les autres élèves ont fait des éloges enthousiastes de ce poème. Quant à moi, j'y ai vu l'histoire d'un jeune type qui avait pris la fuite après avoir assassiné son épouse pendant leur nuit de nocces. Un jeune homme, une jeune femme, un cadavre. Comment pourrait-on interpréter cette histoire autrement ?

—

Je m'appelle Kim Byeong-su. J'ai soixante-dix ans.

—

Je n'ai pas peur de la mort. Je ne peux pas empêcher ma mémoire de s'effacer. Le moi qui aura tout oublié ne sera plus le moi d'aujourd'hui. Si je ne parviens pas à me souvenir du moi d'aujourd'hui, même si la vie après la mort existe, le

moi dans l'au-delà ne sera pas moi. Alors je me fous de l'après-vie. Une seule chose me préoccupe aujourd'hui, tout faire pour que Eun-hee ne se fasse pas assassiner, avant que toute ma mémoire n'ait disparu.

C'est mon karma. Et mon unique lien avec la vie.

—

Ma maison est située un peu à l'écart, en retrait du sentier qui mène à la montagne, ce qui fait que les randonneurs ne la voient pas toujours. On la découvre plus facilement en descendant qu'en montant. Comme il y a un grand temple bouddhiste vers le sommet de la montagne, certains prennent ma maison pour un temple secondaire ou un monastère qui lui serait rattaché. A cent mètres en dessous de chez moi, on commence à apercevoir quelques habitations ici et là. Dans la maison à l'abricotier – c'est ainsi que les habitants du village l'appellent – a vécu un couple dont les deux membres étaient atteints de la maladie d'Alzheimer. Le mari a été le premier touché, mais peu après, sa femme a commencé à présenter les mêmes symptômes. Je ne sais pas ce qu'en pensaient les autres, mais pour moi, le couple vivait en bonne entente, lorsque je les croisais dans la rue, ils me saluaient toujours très poliment en joignant les mains. Qui étais-je pour

eux ? Au début, le cadran de leur montre est remonté vers 1990. A la fin de leur existence, ils étaient retournés dans les années 1970, à l'époque où le moindre propos antigouvernemental vous valait d'être arrêté et torturé, où s'appliquaient pleinement les mesures sécuritaires et la loi anti-communiste. C'était une période où tout le monde se méfiait des inconnus. Or, pour ce couple, tous les villageois étaient devenus des étrangers. Ils trouvaient curieux de voir autant de gens qu'ils ne connaissaient pas rôder autour de chez eux et de les croiser sans cesse dans la rue. Ils ont fini par ne plus se reconnaître l'un l'autre. A ce moment-là leur fils a fait son apparition pour les emmener dans une maison de retraite médicalisée. En passant par hasard devant chez eux, j'ai assisté à la scène : les deux vieux agenouillés devant leur fils le suppliaient de leur laisser la vie sauve, arguant qu'ils n'avaient rien à voir avec les Rouges. Ils semblaient prendre leur fils en costume sombre pour un agent des renseignements venu les arrêter pour les interroger. Les deux vieillards, devenus des inconnus l'un pour l'autre, étaient solidaires pour tenter de sauver leur peau. Les villageois ont donné un coup de main au fils qui oscillait entre les pleurs et les cris de colère, et ils sont enfin arrivés à les mettre dans la voiture.

Ils étaient mon futur.

—

Eun-hee me demande tout le temps pourquoi. Pourquoi je me comporte ainsi, pourquoi je ne me souviens de rien, pourquoi je ne fais pas d'efforts... elle doit me trouver vraiment bizarre. Elle semble même parfois croire que je le fais exprès, dans le seul but de l'embêter. Elle dit aussi que je prétends ignorer des choses alors que je les connais, uniquement pour voir sa réaction, et que je fais ça avec un naturel désarmant.

Je sais qu'une fois dans sa chambre, derrière la porte fermée à clé, elle pleure. Hier je l'ai entendue discuter au téléphone avec une amie, elle lui a avoué devenir folle à cause de moi.

— Il n'est plus le même.

Elle lui a expliqué que je change d'un jour à l'autre, voire même d'un instant à l'autre, que je répète sans cesse les mêmes phrases, et qu'il m'arrive d'avoir l'air d'un parfait Alzheimer quand je suis incapable de me souvenir de ce qui s'est passé une seconde plus tôt. Mais à d'autres moments, j'ai l'air on ne peut plus normal.

— Il n'est plus le père que j'ai connu, ça m'est trop douloureux de le voir dans cet état.

—

Mon père est à la genèse de mon histoire. Je l'ai tué en l'étouffant avec un oreiller, cet homme

qui frappait ma mère et ma petite sœur Yeong-suk dès qu'il était saoul. Pendant que j'appuyais sur sa tête, ma mère maintenait son corps et ma sœur lui bloquait les jambes. Elle avait à peine douze ans. L'oreiller s'est déchiré en deux, déversant du son de riz. Ma mère l'a raccommodé l'air de rien pendant que Yeong-suk balayait et ramassait les grains éparpillés. J'avais quinze ans. A l'époque, juste après la guerre de Corée, la mort était omniprésente, aussi personne ne s'est penché sur le cas de cet homme mort chez lui dans son sommeil. Nous n'avons même pas eu de visite de la police. Nous avons dressé une tente dans la cour pour recevoir les condoléances des voisins et de la famille.

A quatorze ans, j'étais déjà assez fort pour porter sur le dos un sac de riz de quatre-vingts kilos. Et dans mon village, lorsqu'un garçon parvenait à porter cette lourde charge, plus personne n'avait le droit de lever la main sur lui, pas même son père. En revanche, ma mère et ma petite sœur étaient constamment victimes de la violence de mon père. Il lui est arrivé de les chasser de la maison, toutes nues, dans le froid glacial du plein hiver. Le tuer était la seule solution. La seule chose que je regrette, c'est d'avoir impliqué ma mère et ma sœur dans ce meurtre, alors que j'aurais très bien pu me débrouiller tout seul.

Mon père, qui avait survécu à la guerre, faisait tout le temps des cauchemars et poussait souvent

des cris dans son sommeil. Au moment de son agonie, il a dû croire qu'il était en train de faire un mauvais rêve.

—

De tout ce qui est écrit, je n'aime que ce que quelqu'un écrit avec son propre sang. Ecris avec du sang et tu apprendras que le sang est esprit. Il n'est guère facile de comprendre le sang d'autrui : je hais les oisifs qui lisent.

C'est un extrait du livre de Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*.

—

J'ai commencé à tuer à l'âge de quinze ans, et j'ai continué jusqu'à quarante-quatre ans. Entre-temps, j'ai traversé l'histoire de la Corée : la révolution du 19 avril 1960 et le coup d'Etat du 16 mai 1961 ; la promulgation de la Constitution de Yushin en octobre 1972 par Park Chung-hee, dans l'espoir de maintenir éternellement sa dictature, et l'assassinat par balles de son épouse peu après ; la visite du président Jimmy Carter qui a conseillé à son homologue Park de mettre fin à sa dictature, avant d'aller faire un jogging en slip ; Park Chung-hee tué à son tour ; le kidnapping au Japon de Kim Dae-jung, président de la Corée du Sud de 1998 à 2003, auquel il a

survécu de justesse ; puis l'exclusion du Parlement de Kim Yeong-sam, qui sera élu président de 1993 à 1998 ; l'instauration de la loi martiale dans le pays, le siège de la ville de Gwangju dont les habitants ont été massacrés à coups de bâton et de fusil.

Pendant tout ce temps, moi, je ne pensais qu'à tuer. Je menais seul une guerre contre le reste du monde. Je tuais, m'enfuyais, me cachais, tuais de nouveau, m'enfuyais, me cachais. Les analyses ADN et les caméras de surveillance n'existaient pas. L'expression même de tueur en série était encore très peu utilisée. Des dizaines d'individus au comportement douteux et de malades mentaux suspectés d'être d'éventuels meurtriers ont été arrêtés et interrogés sous la torture. Certains d'entre eux ont même fait de faux aveux. Comme les policiers ne collaboraient pas d'une commune à l'autre, ils ne pensaient pas qu'il puisse exister un lien entre des meurtres commis dans différentes régions et les traitaient donc comme des cas isolés. Des milliers d'agents de police ratissaient vainement les hauteurs en frappant les buissons à coups de bâton et en creusant des trous ici et là. C'était ainsi qu'on enquêtait en ce temps-là.

Une époque formidable.

—

Lorsque j'ai commis mon dernier meurtre, j'avais quarante-quatre ans. Maintenant que j'y repense, mon père avait le même âge quand il est mort étouffé sous son oreiller. Une étrange coïncidence. Je note aussi ça dans mon cahier.

—

Suis-je un démon, ou un surhomme ? Ou les deux à la fois ?

—

Soixante-dix ans de vie. Quand je regarde en arrière, j'ai l'impression de me tenir debout devant la gueule grande ouverte d'une grotte obscure. Et quand je pense à ma mort prochaine, je ne ressens pas grand-chose. Mais dès que je ressasse mon passé, mon cœur s'assombrit. Comme s'il n'était plus qu'un désert où rien ne pousse, où ne subsiste pas une goutte d'eau. Enfant, j'étais obligé de faire des efforts pour comprendre les autres, cela m'était extrêmement difficile. Je préférais éviter les regards et on me considérait comme timide et réservé.

Je m'entraînais souvent à mimer diverses expressions devant le miroir : tristesse, gaieté, appréhension, déception. Puis, à force, j'ai fini par découvrir une astuce simple : imiter les expressions des personnes qui se trouvaient en face de

moi. Lorsqu'ils faisaient des grimaces, j'en faisais autant, lorsqu'ils riaient, je riais aussi.

Autrefois, les gens croyaient qu'un démon vivait dans les miroirs. C'était peut-être moi ce démon.

—

Subitement, ma petite sœur me manque. D'après Eun-hee, elle est décédée il y a longtemps.

— Comment est-elle morte ?

— Elle souffrait d'anémie pernicieuse, et ça l'a tuée.

Maintenant qu'elle me le dit, il me semble que ça me revient.

—

Avant de prendre ma retraite, j'étais vétérinaire. Un métier idéal pour un assassin. J'avais un accès facile à des anesthésiants très puissants qui peuvent mettre à genoux le plus gros des éléphants. Un vétérinaire de campagne est sans cesse en déplacement, ce qui fait que contrairement à mes collègues citadins qui soignent des animaux de compagnie, chats et chiens, confortablement assis dans leur cabinet, je devais aller d'une ferme à l'autre pour m'occuper des vaches, des cochons et des poules. A l'époque, il y avait aussi parfois des chevaux. Hormis les poules, tous

ces animaux sont des mammifères, ce qui signifie que leur structure corporelle n'est pas très différente de celle des êtres humains.

Une fois encore, je suis revenu à moi dans un quartier que je ne connais pas. Plusieurs jeunes hommes m'encerclent devant une boutique, pour m'empêcher de partir on ne sait où. Il paraît que j'ai eu peur d'eux et que j'ai réagi violemment. Un policier arrive, il s'entretient avec son collègue par radio, puis me fait monter dans sa voiture. Je perds de plus en plus la mémoire, j'erre beaucoup et me retrouve fréquemment dans ce genre de situation.

Les choses se répètent : la foule, on m'encercle, on me conduit au poste de police.

Le fait que je souffre de la maladie d'Alzheimer est comme une mauvaise plaisanterie que le destin m'aurait réservée, à moi, le vieux tueur en série. Ou plutôt comme une caméra cachée : « Surprise ! C'est une blague ! »

J'ai décidé d'apprendre par cœur un poème par jour, mais c'est difficile à mettre en pratique.

J'ai du mal à comprendre les œuvres des poètes contemporains. Leurs écrits sont trop complexes pour moi. Toutefois, un vers comme celui-ci me plaît et je le note :

Ma douleur n'a pas de sous-titre elle ne se lit pas.

C'est un passage d'un poème de Kim Kyeong-ju.

Et dans le même texte :

Le temps que j'ai vécu est un alcool secret que personne n'a goûté / Je m'enivre facilement de ce temps.

—

Je fais des courses en ville et je vois un type qui m'est familier rôder devant le centre de recherche où travaille Eun-hee. Son visage me dit quelque chose mais je n'arrive pas à mettre un nom dessus. Sur le chemin du retour, je croise une Jeep, et ce n'est qu'à ce moment-là que je comprends. C'est lui. Je sors mon petit calepin et vérifie. Il s'appelle Pak Ju-tae. Il tourne autour de Eun-hee.

—

J'ai recommencé à faire des mouvements de gymnastique, surtout des exercices pour muscler

le haut du corps. Le docteur m'a dit que le sport permet de ralentir la progression de la maladie d'Alzheimer. Mais ce n'est pas ma motivation principale. Si je fais ça, c'est pour Eun-hee. Dans un corps à corps, la survie des combattants dépend souvent des muscles situés dans le haut du corps. Ils s'attrapent par le cou et s'étranglent. Le point faible des mammifères est au niveau du cou, là où se situe le système respiratoire. S'ils ne peuvent plus oxygéner leur cerveau, ils meurent en quelques minutes ou leur cerveau est endommagé.

Il y a une trentaine d'années, quelqu'un que j'avais rencontré à la maison des associations culturelles m'a proposé de publier mes poèmes dans le magazine littéraire qu'il éditait, parce qu'ils lui plaisaient beaucoup. J'ai accepté et, après la publication, il m'a recontacté. Il voulait connaître mon adresse pour pouvoir m'envoyer des exemplaires. Puis il m'a donné ses coordonnées bancaires. Je lui ai demandé si j'étais obligé de les acheter, et il m'a répondu que c'était ainsi que tout le monde faisait. Je lui ai dit que je n'en avais pas envie, mais il s'est plaint de les avoir déjà tous imprimés et qu'il serait dans l'embarras si je ne les prenais pas. J'ai trouvé le mot « embarras » un peu abusé, mais je me suis retenu de le corriger car, après tout, c'était mon désir de

reconnaissance mondaine qui était à l'origine de tout ça. Il n'était pas le seul à blâmer. Quelques jours plus tard, on a livré chez moi deux cents exemplaires de cette publication locale où apparaissaient mes poèmes. Le colis contenait également une carte de félicitations pour mes débuts dans le monde littéraire. J'en ai brûlé cent quatre-vingt-dix-neuf dans le foyer de ma cuisine et n'en ai gardé qu'un. Ils faisaient de belles flammes. Le sol de ma chambre a été agréablement réchauffé par tous ces poèmes.

Depuis, on me considère comme un poète. Après tout, entre le sentiment que j'éprouve en écrivant des poèmes que personne ne lit et ce que je ressens en commettant des meurtres dont je ne peux parler à personne, il n'y a pas grande différence.

—

Assis sur le *maru* extérieur, je contemple le soleil qui se couche derrière les sommets au loin en attendant Eun-hee. Cette montagne dénudée par l'hiver se teinte de rouge sang avant de plonger dans le gris sombre. Pourquoi suis-je touché par ce paysage ? L'heure de ma mort approcherait-elle déjà ? Bientôt, j'oublierai aussi ce que je suis en train de regarder en cet instant précis.

—

D'après les analyses menées sur des vestiges humains de l'époque préhistorique, plus de la moitié d'entre eux étaient morts de mort violente. Très souvent, le crâne a été troué, les os découpés par un objet tranchant. Les morts naturelles étaient rares et il n'y avait sans doute pas de cas d'Alzheimer puisqu'ils ne vivaient pas assez longtemps pour développer une maladie de ce genre. Je devrais appartenir à cette période préhistorique, mais me voilà échoué par erreur dans ce monde, et j'y ai vécu trop longtemps. C'est pour ça que je suis atteint d'Alzheimer, c'est ma punition.

—

Au collège, Eun-hee a souffert d'exclusion. Les autres se moquaient d'elle parce qu'elle n'avait pas de mère et que son père était un vieux. Lorsqu'une fille grandit sans mère, elle ignore comment devenir une femme. Les filles de sa classe ont vite compris ce manque et s'en sont servies pour la tourmenter. Un jour, Eun-hee est allée voir le psychologue de l'école pour lui parler d'un garçon dont elle était secrètement amoureuse. Dès le lendemain, la rumeur s'est répandue dans tout le collège que Eun-hee était une fille facile. Les gamins la traitaient carrément de traînée. J'ai lu tout ça dans son journal intime. Je me suis senti impuissant.

Il existe un problème que même le meurtre ne peut pas résoudre : la solitude d'un enfant.

Je ne sais pas du tout comment elle s'en est sortie, mais aujourd'hui elle vit bien, et c'est tout ce qui compte, non ?

Ces derniers temps, je rêve souvent de mon père. J'entre dans ma chambre et mon père est assis derrière la table basse qui me sert de bureau, il lit. Il a dans les mains mon recueil de poèmes. La bouche pleine de son de riz, il lève les yeux vers moi et me sourit.

Si ma mémoire est bonne, j'ai eu deux femmes dans ma vie. La première m'a donné un fils, mais ils ont tous les deux disparu du jour au lendemain sans laisser de traces. Le fait qu'elle se soit ainsi enfuie en emmenant le petit garçon avec elle me laisse penser qu'elle avait dû se rendre compte que quelque chose ne tournait pas rond chez moi. Avec un peu de bonne volonté, j'aurais pu les retrouver mais je ne l'ai pas fait. Elle n'était pas du genre à me dénoncer à la police. La deuxième femme, je me suis marié avec elle. Nous avons vécu ensemble pendant cinq ans, mais elle a un jour demandé le divorce parce qu'elle ne me

supportait plus. En l'entendant m'avouer ça, j'ai eu la certitude qu'elle n'avait aucune idée de l'homme que j'étais. Je l'ai interrogée pour savoir ce qu'elle me reprochait exactement, elle m'a répondu que j'étais insensible, qu'elle avait l'impression de vivre avec un bloc de pierre froid et dur, et qu'elle fréquentait déjà un autre homme.

Les visages des femmes sont un peu comme un code secret difficile à déchiffrer. Elles font une montagne d'un rien. Quand elles pleurent, ça m'irrite, et quand elles rient, ça me hérisse. Quand mes femmes se mettaient à caqueter sur des détails sans intérêt, l'ennui m'a souvent donné envie de les tuer, mais je me suis toujours retenu. Le mari est toujours le suspect numéro un quand une femme est assassinée. Deux ans après mon divorce, j'ai retrouvé l'homme qui sortait avec mon épouse et je l'ai tué avant de le découper en petits morceaux que j'ai jetés dans une porcherie. A l'époque, ma mémoire n'était pas la même qu'aujourd'hui, et je me souvenais toujours de ce qu'il ne fallait surtout pas oublier.

—

En ce moment, à cause des meurtres en série dans la région, on voit beaucoup de spécialistes en criminologie à la télévision. L'un d'eux, invité en tant que profileur, a dit : « Une fois qu'il a commencé, le tueur en série ne peut plus s'arrêter.